

Derrick de KERCKHOVE

## Passion et précision : la foi en l'Église de Marshall McLuhan

*« L'Église catholique ne dépend pas pour sa survie d'une sagesse ni d'une stratégie humaine. Les meilleures intentions du monde ne sauraient la conduire à sa perte. Elle est indestructible, même en tant qu'institution humaine. Il se peut qu'elle subisse à nouveau une terrible persécution, avec tout ce qui s'ensuit. Mais c'est peut-être ce dont elle a besoin. »*

Marshall McLuhan, entretien avec Edward Wakin (1).

### 1. Précision

Cette affirmation est dure comme la pierre et elle est le fondement de la vie et de l'œuvre de Marshall McLuhan. C'est bien plus qu'« un débris qui empêche tout de s'effondrer en ruine », comme T.S. Eliot l'a dit de ses rencontres avec la Vérité. La foi de McLuhan est un tout indivisible qui a façonné et inspiré sa pensée et son existence.

En préparant une émission de radio sur McLuhan avec le journaliste américain Tom Wolfe, je lui demandai quelle impression lui avait faite McLuhan lors de leur première rencontre, dans un restaurant chic de New York fréquenté par des célébrités. Wolfe réfléchit un moment, puis il me dit, sur le ton posé et méditatif qui lui est habituel : « *McLuhan se dirigea droit vers notre table, sans se laisser distraire le moins du monde par les personnalités bien connues qui nous entouraient. J'eus immédiatement l'intuition, sans pouvoir la cerner exactement, qu'il se déplaçait dans une sphère spirituelle. Un peu*

(1) « Future Church » (Edward Wakin interviews Marshall McLuhan), *U.S. Catholic*, janvier 1977, p. 6. Les références ultérieures à cet article sont indiquées ci-dessous par E.W.

*plus tard, dans notre conversation, tout s'éclaircit : cet homme savait ce qu'il cherchait ».*

« Un homme qui savait ce qu'il cherchait » : c'est le titre que je donnai à cette émission de radio. En effet, j'avais à maintes reprises perçu dans mes contacts avec McLuhan cette sensation de rencontrer une certitude. Ce n'est pas par des mots que McLuhan exprimait cette certitude. Nous n'avons que rarement abordé directement la question religieuse. Et pourtant aucune autre expérience, lecture ou conversation avec qui que ce soit n'a eu une influence plus déterminante sur ma propre foi que cette tranquille assurance de Marshall sur le sens réel et profond de la vie. C'était d'une force telle qu'aujourd'hui encore, je demeure convaincu que la transmission de la foi s'opère en de mystérieux contacts personnels, malgré les puissants moyens de communication auxquels l'Église a désormais accès pour l'évangélisation de masse.

Marshall tenait à rester discret sur sa personne et c'est peut-être la raison pour laquelle il ne parlait pas de sa foi à tout bout de champ. Mais il n'hésita jamais à la confesser lorsqu'il en avait l'occasion, que ce soit en public ou en privé. Les journalistes, les intellectuels ou les artistes qui venaient le voir lui demandaient souvent, d'un air incrédule : « *C'est vrai que vous êtes catholique ?* » Je l'entendais alors répondre : « *Mais oui, je suis catholique ; et de la pire espèce : converti* ». Ce qui laissait ses auditeurs encore plus déconcertés. Il n'avait manifestement aucun complexe à cet égard et s'amusait plutôt de l'effet produit par cette répartie toute prête, dont la fraîcheur renaissait à chaque fois de l'écart entre la subtilité des préoccupations des questionneurs et la simplicité humoristique de la réponse.

Bien sûr, la foi n'est jamais si facile à enfermer dans des mots, même dans les circonstances les plus favorables. Je me rappelle qu'un jour, surchargé de soucis, au milieu d'une séance de travail sur l'adaptation en français de son livre *From Cliché to Archetype*, j'ai posé à Marshall une des rares questions personnelles que je me sois jamais aventuré à lui présenter : « *Marshall, la foi, c'est quoi pour vous ?* » Il me répondit tout de suite, comme si c'était évident : « *C'est être attentif. La foi, c'est être attentif non seulement aux clichés religieux, mais encore et surtout à ce qui fonde l'homme tout entier, à l'archétype. On trouve la foi en priant et en se faisant attentif* ».

Dans un des rares textes publiés à ce sujet, il a expliqué à Pierre Babin, au cours d'une interview sur « Media et liturgie »,

que « la prière personnelle et la liturgie sont aujourd'hui les seuls moyens (on devrait dire le seul, car ils sont inséparables) de se mettre sur la bonne fréquence, d'entendre le Christ, de mettre en jeu l'homme tout entier » (2). Plus loin, dans ce même entretien, il parle encore de « ce réglage sur la bonne fréquence ». Il veut dire par là que la possibilité de communication existe toujours, mais qu'il revient à l'homme de recevoir l'émission.

C'est ce qu'il a expliqué ailleurs en commentant l'énigmatique affirmation rapportée dans l'Évangile : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende » (Matthieu 13, 9 ; Marc 4, 9 ; Luc 8,8).

« Tout est dans l'Évangile : il faut se mettre sur la bonne fréquence. Mais la plupart des gens se servent de leurs oreilles pour écouter et non pour entendre. Écouter, c'est pour ainsi dire être attentif avec les yeux, autrement dit suivre le chemin dessiné par les mots. Mais ce n'est pas entendre, au sens d'être en communication. Le Christ lui-même fait la différence entre écouter et entendre. Les scribes écoutent. Ils s'attachent aux paroles écrites et objectent : "Il est écrit que... et tu dis que...". Mais ils ne comprennent rien. Leurs oreilles leur servent à écouter et non à entendre.

« C'est ce qui arrive fréquemment aujourd'hui : on peut avoir tout l'équipement adéquat et rester incapable de se régler sur la bonne fréquence.

« Le Christ se compare aussi au bon pasteur, dont les brebis connaissent la voix (3). Ceux qui ne la connaissent pas n'appartiennent pas au troupeau. C'est quelque chose qui revient constamment dans l'Évangile de Jean : "Ces gens-là ne sont pas avec moi, ils ne m'entendent pas. Si vous m'entendez, c'est parce que mon Père vous en fait le don, etc.". En d'autres termes, le Père a "programmé certains de l'intérieur" pour qu'ils entendent le Christ. Cette idée se retrouve partout chez saint Jean : certains ont été donnés au Christ par le Père pour qu'ils l'entendent ; les autres ne font qu'écouter et n'arrivent pas à se régler sur la bonne fréquence ; ils ne comprennent rien. C'est un grand mystère ! »

Je n'aurais pas cité intégralement ce passage peu connu s'il n'était pas une des très rares descriptions que Marshall ait faites

de sa propre foi et s'il n'illustrait pas, en même temps, l'intérêt qu'il a toujours eu pour la qualité acoustique des media modernes.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, pour rendre compte des contradictions dans la pensée religieuse et profane de ses contemporains, Pascal avait montré qu'il existait deux voies d'accès à la compréhension et à la perception et qu'en général elles s'excluaient mutuellement. Il nommait l'une « l'esprit de géométrie » et l'autre « l'esprit de finesse », qu'il appelait aussi connaissance du « cœur ». La définition que donnait Pascal de la foi est bien connue : « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison » (éd. Lafuma, 424).

Une longue tradition philosophique nous met en garde contre nos émotions : ce n'est pas à elles que l'on peut faire confiance pour ordonner nos connaissances et nos expériences. Mais ce que Pascal voulait dire, alors que la métaphore du « cœur » renvoie aujourd'hui à quelque chose de sentimental, c'est que la connaissance du « cœur » n'est pas une perception émotive, ou du moins n'est pas ce qui est ressenti de façon purement passive, mais l'essence même de l'« entendement ».

Je n'ai jamais vu McLuhan se fier, fût-ce un instant, à « l'esprit de géométrie » (ou à la « raison ») pour quoi que ce fût qui réclamait l'entendement. Ce que Pascal désignait comme « esprit de finesse », il l'appelait simplement en anglais « perception ». Je n'ai aucune raison de croire qu'il n'éprouvait pas le plus profond respect pour la tradition théologique et les dogmes de l'Église. Mais je pense qu'en matière de foi, il ne s'y référait jamais sans s'efforcer d'en dégager la portée « perceptuelle » dans la vie chrétienne de tous les jours. C'est ce qui ressort de l'application qu'il fait de son idée-clé que « le medium est le message », à la compréhension de la Bible :

« Dire qu'en Jésus-Christ, le Verbe s'est fait chair, c'est une formulation théologique. C'est la représentation. Mais dire que le Christ atteint tous les hommes, les clochards, les mendiants et les ratés, c'est la réalité, à savoir une foule d'effets secondaires et cachés que nous ne percevons pas facilement. En vérité, ce n'est que lorsque le christianisme est une expérience vécue que le medium devient réellement le message. A ce niveau, la représentation et la réalité coïncident à nouveau. Cela vaut également pour la lecture de la Bible. Nous parlons souvent du contenu

(2) Pierre Babin, *Autre homme, autre chrétien*, éd. du Chalet, 1977. Les références ultérieures à cet ouvrage sont indiquées ci-dessous P.B.

(3) Cf. Jean 10, 1-5.

des Écritures, en supposant que ce contenu est le Message. Mais c'est faux. Le véritable contenu de la Bible, c'est la personne qui lit la Bible. En lisant, certains entendent, d'autres pas. Tous ont accès à la Parole de Dieu, tous sont ce qu'elle contient ; mais il n'y en a que quelques-uns qui perçoivent réellement le message. Ce message, ce ne sont pas les mots, mais l'effet que font ces mots. C'est la conversion ».

## 2. Conversion

Les convertis et la conversion occupent une place importante dans la vie de McLuhan. Son entrée officielle dans l'Église catholique, à l'âge de vingt-cinq ans, eut lieu à Cambridge, le Jeudi Saint de 1936. Mais sa conversion avait commencé bien avant. D'après ce que j'ai pu savoir, tout a vraisemblablement démarré chez un libraire d'occasion d'Edmonton, où McLuhan fouinait avec son ami de toujours, l'économiste Tom Easterbrook. Ce dernier m'a raconté que lorsqu'ils sortirent tous les deux, ils comparèrent ce qu'ils avaient acheté. Marshall avait pris un manuel d'économie et Easterbrook emportait, sans trop savoir pourquoi, *What's Wrong with the World?* (« Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde ? ») de Chesterton. Chacun regarda son livre, puis l'autre, et Easterbrook dit alors à Marshall, en lui tendant le Chesterton : « Celui-ci ira mieux à ton genre de beauté. On fait l'échange ? » Ils le firent. Marshall lut le livre aussitôt et entreprit de lire ensuite tout ce qu'il put trouver de Chesterton, d'Hilaire Belloc (4) et d'autres auteurs catholiques.

Comme il convient à la fois au cas de McLuhan et à la nature même du sujet, toutes les informations que j'ai pu recueillir sur cette conversion appartiennent à une tradition orale : des conversations avec son frère Morris, son fils Eric et le Père John Kelly.

(4) G.K. Chesterton (1874-1936 ; cf. les articles de C. d'Haussy, « Un apologiste de choc : G.K. Chesterton », *Communio*, III, 4, p. 84-91 et de J.-R. Armogathe, *Communio*, X, 5-6, p. 48-54) et Hilaire Belloc (1870-1953) sont deux écrivains anglais catholiques et non-conformistes. Ils étaient amis. Belloc était né catholique et français par son père. A la mort de celui-ci, en 1902, il prit la nationalité de sa mère anglaise. Chesterton se convertit en 1922. Tous deux poètes et auteurs prolifiques, ils ont réinventé un catholicisme joyeusement sans complexe, qu'ils ont illustré dans l'apologétique et par l'amour du paradoxe (N. d. T.).

Morris McLuhan m'apprit qu'ils avaient été élevés en bons baptistes, dans la hantise du Pape et de l'Église catholique, vue comme l'incarnation du Diable et le chemin le plus direct vers la damnation éternelle. Les plus proches voisins des McLuhan à Edmonton étaient catholiques et, d'après Morris, on veillait à ce que les enfants ne courent pas le risque de les voir de trop près.

Selon Morris, leur père était « un brave garçon de la campagne qui s'était aperçu trop tard qu'il avait la vocation ». Mais il réussit à en donner l'idée à Morris qui fit une licence de théologie à l'Emmanuel College de Toronto et exerça pendant vingt-cinq ans comme pasteur protestant.

De nombreux témoignages confirment que Marshall tenait de sa mère son énergie, sa curiosité intellectuelle et sa tendance à mal supporter les autorités établies, surtout quand elles étaient idéologiques. « L'Elsa McLuhan », comme l'appelle irrévérencieusement Easterbrook, avait une très forte personnalité et des dons pour le théâtre. Elle avait étudié l'art dramatique à Winnipeg et devint une prédicatrice renommée au Canada. Pendant la grande crise, elle fit des tournées dans l'Est aussi bien que dans l'Ouest, présentant sa conférence-spectacle devant d'innombrables assemblées dans les églises. Morris prétend que lorsqu'il était pasteur et invité à faire le sermon quelque part, il « n'a pas trouvé une seule chaire où elle n'avait pas parlé et prêché ». Elle avait une voix merveilleuse et Morris dit qu'elle savait déclamer l'Écriture d'une manière si prenante que ses deux enfants en ont été durablement impressionnés. Mais elle les incita aussi à lire des œuvres littéraires, et tout particulièrement Marshall chez qui elle avait perçu et encouragé un intérêt croissant pour la puissance et la beauté du langage. Morris pense que, de fait, l'influence littéraire des poètes et d'écrivains du genre de Chesterton et Belloc a été plus décisive pour la conversion de Marshall qu'aucun argument théologique précis.

Au début de ses études à l'Université du Manitoba, à Winnipeg, Marshall s'intéressa au mouvement du Réarmement moral qui prenait de l'importance dans les années trente. Ce qui l'attirait, ce n'était cependant pas les aspects spectaculaires, comme les conversions publiques et les promesses solennelles, mais les arguments qu'il empruntait pour les débats universitaires contre les partisans du socialisme et des théories marxistes. Il se passionnait pour ces réunions contradictoires et Morris se rappelle que ses adversaires l'accusaient souvent d'adopter des positions catholiques. A l'époque, cela ne lui fit ni chaud ni froid, parce

que la foi ne le tracassait pas, et l'idée de se convertir encore moins.

Il y pensa un peu plus tard, pendant son séjour à Cambridge, quand il fit mieux connaissance avec les œuvres de Chesterton et aussi de saint Thomas d'Aquin, à travers les premiers écrits d'Etienne Gilson. Deux années de prière préparèrent sa conversion, mais la décision fut relativement soudaine. Eric raconte que, peu avant la Semaine Sainte en 1936, son père était avec des amis à Trinity Hall, à discuter avec eux, comme toujours, de religion. A un moment donné, un de ceux qui étaient là lui dit : « Marshall, puisque tu ne peux pas t'empêcher de parler de tout ça, pourquoi ne pas te convertir ? » Marshall le regarda et dit : « Pourquoi pas, en effet ? ». Quelques semaines plus tard, il devint catholique.

Il écrivit alors à son père, pour lui expliquer qu'il était resté troublé par le fait que, pendant toute la première partie de ses études au Canada, il n'avait en réalité pas la foi. Il disait qu'il avait prié deux ans, à genoux, avant de prendre la décision de devenir catholique. Et il espérait que ce choix ne blesserait pas son père dans ses inébranlables convictions baptistes. La réaction d'Herbert McLuhan fut modérée. Mais la mère éclata en sanglots et dit que son fils ne serait jamais président d'université.

L'interprétation que donne Morris de ce long cheminement est qu'en dehors des influences littéraires, ce sont la continuité de l'Église catholique et ses sacrements qui ont provoqué la conversion, et non les arguments apologétiques. McLuhan l'a lui-même confirmé à Edward Wakin :

« Je ne suis pas du tout entré dans l'Église comme quelqu'un qui aurait assimilé la doctrine catholique. J'y suis entré à genoux. C'est la seule façon d'y entrer. Quand les gens commencent à prier, ils ont besoin de vérités, c'est tout. La porte d'entrée dans l'Église, ce n'est pas les idées et les concepts, et on ne sort pas parce qu'on n'est pas d'accord. Pour sortir de l'Église, il faut perdre la foi, ne plus y avoir part. On peut être sûr que ceux qui quittent l'Église ont cessé de prier. La participation active à la prière et aux sacrements de l'Église ne s'opère pas de manière intellectuelle. Tout catholique qui est aujourd'hui en désaccord avec l'Église est victime d'une illusion. On ne peut pas être intellectuellement pas d'accord avec l'Église. Ça ne veut rien dire. L'Église n'est pas une institution intellectuelle. C'est une institution surhumaine » (5).

Il ne devrait surprendre personne que le premier texte que McLuhan ait jamais publié ait été un article intitulé : « G.K. Chesterton, un mystique pratique », paru dans la *Dalhousie Review* en 1936. Il y cite une phrase d'un roman de Chesterton, qu'il applique à l'auteur, mais qui pourrait tout aussi bien, quand nous la lisons maintenant, décrire son propre itinéraire : « En un pas de géant, il était passé de la petite enfance à l'âge adulte et il n'avait pas connu cette crise de la jeunesse où la plupart d'entre nous deviennent vieux ».

Et McLuhan commente : « M. Chesterton lui-même est animé de cette surprise et de cette joie enfantines qu'une génération trop raffinée ne croit possible que chez les enfants. Et c'est à cette capacité et fraîcheur de perception qui sortent de l'ordinaire que nous pouvons attribuer son extraordinaire intuition des réalités » (6).

Cette remarque à son tour me rappelle une conversation amicale avec le Père Kelly, pendant un déjeuner au Collège Saint-Michel de l'Université de Toronto. Marshall avait lancé une phrase énigmatique sur un point de religion, puis était sorti, et je me demandai ce qu'il avait voulu dire. Le Père Kelly eut un large sourire et déclara : « Oh, vous savez, Marshall a une foi d'enfant ! ». Cette sortie pleine d'indulgence amusée et admirative, le timbre même de la voix du Père Kelly, tout cela résonna dans mon esprit pendant des années. Le premier article de Marshall m'a fait plus tard comprendre que c'était un grand compliment.

### 3. L'alphabet et l'Église

McLuhan m'a dit un jour que ce qui l'avait le plus séduit chez Chesterton, c'était que les paradoxes importants ne le dépayaient pas et qu'il savait les manier de façon magistrale. Il a expliqué à Pierre Babin que les paradoxes sont parfaitement normaux en matière de religion. Pascal, lui aussi, avait cultivé des idées paradoxales sur l'homme, la religion et la foi. Il voyait dans les paradoxes la seule façon de se libérer des exigences étouffantes de la raison, de manière à ouvrir le chemin d'une compréhension plus profonde de problèmes complexes qu'il

(5) E.W., p. 11.

(6) *Dalhousie Review*, vol. 15, p. 456. Chesterton venait de mourir.

faut résoudre en même temps. « *Par opposition, disait McLuhan, l'orthodoxe, au sens étymologique du mot, se cantonne dans un seul point de vue* » (7). Comme tout lecteur sérieux des Écritures, Pascal était conscient des innombrables contradictions qu'elles contiennent. Mais il discernait dans ces contradictions la force et non la faiblesse des Écritures. Dans une perspective qui n'est pas sans rappeler celle de McLuhan, il écrivait : « *Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires* » (éd. Lafuma, 257).

Ceci revenait à rejeter la logique formelle et la stricte rationalité dans l'interprétation des Écritures. Et il y fallait alors une perception bien plus aiguë du « cœur ». La foi de McLuhan ressemblait vraisemblablement à celle de Pascal en ce sens qu'ils étaient tous les deux trop exigeants pour accepter des vérités approximatives ou pour passer sur les contradictions afin d'arriver à une vision systématique. Ils avaient en commun la passion et la précision.

Pour Pascal, le plus grand paradoxe fut le fait que ses contemporains devenaient de plus en plus indifférents à leur salut personnel malgré l'extension sans précédent de tout ce qu'ils pouvaient savoir sur eux-mêmes. Comme nous le verrons dans un instant, ce paradoxe a été partiellement expliqué par McLuhan. Mais le grand paradoxe qu'a affronté McLuhan fut l'énigme posée par la relation de l'Église avec l'alphabet phonétique et avec l'imprimerie au long de son histoire. Il a confié à Pierre Babin qu'il était devenu catholique alors qu'il s'intéressait presque exclusivement à la Renaissance dans ses études :

« *J'y ai pris conscience du fait que l'Église a été détruite ou disloquée à cette époque par un accident historique stupide, par la technologie. La culture médiévale basée sur le manuscrit permettait un style de communauté très différent de la communauté massive qui est apparue avec l'imprimerie. La révolution de Gutenberg a fait de chaque individu un lecteur... Le monde imprimé est visuel. Or l'œil n'est pas une force unifiante. Il porte à la fragmentation. Il permet à chacun d'avoir son point de vue et de s'y tenir... Avec le livre, on peut se retirer vers l'intérieur,*

(7) P.B., p. 37.

*au sens égocentrique et psychologique du terme, et non pas certes au sens spirituel : c'est, dans une large mesure, une fragmentation* » (8).

Je ne voudrais pas que cet exposé soit trop technique. Je pense néanmoins que cette approche de McLuhan, et d'autres intuitions qui lui sont liées, peut nous permettre de comprendre l'histoire de l'Église catholique et notre propre situation de croyants aujourd'hui. Le problème peut être posé en termes simples : si la foi, telle que la décrit McLuhan, est bien une question d'entendement, alors la prédominance des formes visuelles dans la communication et tout particulièrement l'articulation scrupuleuse du sens en mots visualisés, comme c'est le cas de la parole imprimée, tout cela peut venir à constituer un réel danger pour la foi si la maîtrise du texte par l'explication à toute force en vient à exclure l'entendement et la perception du « cœur ».

Je ne prétends pas que tout un chacun est devenu lecteur acharné du jour au lendemain dès que la première bible est sortie des presses de Gutenberg. Mais je dis que l'imprimerie a rapidement modifié les formes de transmission et d'assimilation de la foi et que les effets de cette modification sont parvenus jusqu'aux couches les plus analphabètes de la population pendant les trois siècles qui ont précédé le constat de la « *mort de Dieu* » établi en passant par Nietzsche.

Je ne crois pas trahir la pensée de McLuhan en insistant de la sorte sur les effets de l'imprimerie pour les perceptions constitutives de la foi. Parmi les vingt questions qui précèdent un de ses articles les plus importants, on trouve celle-ci qui est au cœur du sujet : « *Pourquoi l'homme occidental et l'Église catholique n'ont-ils aucune théorie de la communication et des mutations de mentalité dans le monde ?* » (9).

McLuhan pensait qu'en apprenant à lire et à écrire, l'homme occidental ne s'était pas seulement privé peu à peu des bienfaits des échanges traditionnellement oraux dans la vie communautaire, mais qu'il s'était aussi dépouillé de l'usage de ses sens et qu'il avait remodelé ses méthodes de traitement de l'information de manière à la faire entrer dans des schémas abstraits et dépourvus de toute dimension sensorielle. Une telle évolution a

(8) P.B., p. 33 et 35.

(9) « *Do Americans Go to Church to Be Alone ?* » (Les Américains vont-ils à l'église pour être seuls ?), *The Critic*, juin 1972.

gravement affecté les connaissances dogmatiques et, selon McLuhan, a provoqué des schismes encore béants. C'est ce qu'il a expliqué à Pierre Babin :

*« Il est sûr que la possibilité pour chaque lecteur d'avoir exactement le même mot en face de soi à chaque instant a eu un effet considérable sur la doctrine. Chacun a pu ainsi y penser seul, le regarder sans cesse et inventer son point de vue particulier. Les choses ne se passaient pas ainsi dans l'ancienne tradition manuscrite, parce que l'opération était plus acoustique que visuelle, et que la transmission se faisait surtout oralement. Il en va de même pour la méthode scolastique de discussion, les quaestiones disputatae. Tout cela était oral. Or Luther et les premiers protestants étaient des hommes de l'École qui savaient lire. Ils ont transposé la méthode ancienne de la discussion scolastique dans le nouvel ordre visuel : ils ont ainsi utilisé la récente découverte de l'imprimerie pour creuser le fossé qui les opposait à l'Église romaine » (10).*

Une des préoccupations constantes de McLuhan a été de comprendre la relation de l'Église non seulement avec l'imprimerie, mais encore avec l'invention de l'alphabet même. Il pressentait qu'il y avait eu un facteur déterminant au début de l'ère chrétienne avec le développement de la culture gréco-romaine. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit parvenu sur ce point à une conclusion satisfaisante. La dernière fois que nous en avons parlé, il m'a dit que cela demeurait pour lui un grand mystère. A Pierre Babin toujours, il a dit :

*« Permettez-moi de mentionner d'abord que l'Église a surgi quand l'écriture phonétique grecque faisait encore ses premiers pas. La culture gréco-romaine était encore au berceau quand l'Église s'est constituée. Bien sûr, il ne s'agit pas là d'un simple accident historique, mais d'une disposition providentielle. Pourtant, personne n'a étudié ce point dans l'histoire des religions. On considère que cela va de soi ; on ne mentionne même pas qu'il s'agit là, pour l'Église, d'un événement d'une importance exceptionnelle. J'ai cherché des documents autour de moi à ce sujet, mais il n'existe que très peu de choses, à peine quelques brefs articles ici ou là » (11).*

McLuhan ajoute que *« la culture grecque pré-platonicienne... était basée sur un usage magique de la parole »*. Bien sûr, il

(10) P.B., p. 35-36.

(11) P.B., p. 36-37.

existait déjà dans le monde, et depuis longtemps, d'autres formes d'écriture. Mais McLuhan a souligné que c'est la phonétique, et non seulement n'importe quel alphabet, qui a provoqué la révolution psychologique dont est issu l'homme occidental.

J'ai passé ces six dernières années à poursuivre sans relâche dans cette voie. Les conclusions auxquelles j'arrive pour le moment sont en gros les suivantes. L'introduction de lettres correspondant aux sons vocaliques, ajoutées aux notations des consonnes que les Grecs avaient empruntées aux peuples sémitiques, a eu pour conséquence un renouvellement total du rapport au langage. Il semble que, tandis que les formes d'écriture précédant l'alphabet vraiment phonétique avaient essentiellement pour fonction de soutenir la mémoire, la nouvelle notation a introduit la possibilité de changer la nature de l'information, permettant ainsi aux écrivains et à leurs lecteurs d'inventer de nouvelles informations plutôt que de se contenter d'un savoir défini.

En termes techniques, disons que l'alphabet phonétique était bien plus qu'un système de stockage de l'information. Car il permettait aussi de la traiter. Quelle différence cela représente-t-il par rapport aux formes sémitiques anciennes ? Tout simplement que l'usage de lettres déterminées permettait désormais de lire un texte grec sans aucune connaissance préalable de son contenu, alors qu'il est impossible, même aujourd'hui, de déchiffrer le Coran ou le Talmud dans leurs formes originales et en ignorant le sens transmis par les traditions.

C'est plus important qu'il n'y paraît, parce que cela veut dire que l'écriture pouvait dès lors être séparée du processus de communication d'un sens. Autrement dit, avec l'alphabet grec et tous ses dérivés, on pouvait commencer à manipuler le sens. Non seulement en manipulant l'auditeur, comme c'est le cas dans la communication orale, mais à distance, pour ainsi dire, depuis son bureau ou sa cellule, en triturant le système de signes utilisé pour créer le sens.

La conséquence la plus dévastatrice de ce progrès fut que la communication deviendrait un jour subordonnée à la production d'un sens bien ordonné. En déplaçant progressivement des interactions humaines à la production de textes le centre de gravité de toute communication, l'alphabet phonétique a transformé le discours oral en une forme d'art que l'on a appelée rhétorique. En prenant le discours dans ses rêts et en analysant

ses divers éléments de manière à sélectionner ceux qui produiraient un sens non-sensoriel, l'alphabet tendait fondamentalement à réduire le discours vivant au silence. Mais la communication silencieuse n'est devenue possible que lorsque les formes d'écriture eurent atteint une uniformité suffisante pour pouvoir être déchiffrées en silence.

C'est donc l'imprimerie qui a fait naître la lecture silencieuse. Lire est devenu une expérience privée, requérant la solitude et le retrait du monde au lieu des activités communautaires. La lecture silencieuse a fini par modifier les formes mêmes de la pensée qui a cessé d'être une activité liée aux sens pour devenir une expérience isolée de tout contact avec le milieu et fondée exclusivement sur des représentations.

Le rapport de tout ceci avec l'Église se découvre dans l'évolution des attitudes face à la Bible et à l'Écriture Sainte. Le paradoxe est qu'alors que la nouvelle manière de transcrire, qui était très favorable aux traductions parce qu'elle ne reposait que sur les sons et non sur le sens, permettait la diffusion de la Parole de Dieu dans tout le monde gréco-romain, elle devait aussi condamner cette Parole au silence et la réduire à une pure pensée à laquelle ne pouvait plus participer tout l'être de l'homme. La séparation de l'âme et du corps, de la tête et des membres, de la personne et de la communauté, tout cela provient du passage de la communication vivante à la cogitation intellectuelle.

Il me semble que ce qui s'est produit peu à peu, c'est qu'après l'invention de l'imprimerie, les Écritures, qui pour la plupart des gens n'avaient été que le support de leurs pratiques religieuses quotidiennes, sont devenues le centre des préoccupations religieuses de tous ceux qui savaient lire. Hypnotisés par l'évidence sacrée du texte, les commentateurs ont fini par perdre le sens d'une communication d'une présence vivante. La lettre l'a emporté sur l'esprit, sauf chez les théologiens et les clercs les plus inspirés.

Une des remarques les plus éclairantes que j'aie jamais entendues sur la Bible m'a été faite par le grand poète juif français Henri Meschonnic, qui est aussi le premier écrivain à avoir tenté de traduire directement la Bible de l'hébreu, sans passer par les déformations de la *koinè* grecque. Il disait que la tradition chrétienne vivait dans l'illusion qu'elle possédait toute la Bible alors qu'en réalité nos traductions ne pouvaient en rendre qu'à

peine la moitié du sens, parce qu'elles avaient toujours négligé les rythmes et la prosodie spécifiques du texte original en hébreu.

Il m'expliqua que la totalité du sens des Écritures ne peut pas être enfermée dans le texte seul. Il faut le lire à voix haute, parce qu'il contient des indications qui guident le débit et qui exercent ainsi une influence directe sur tout le corps de l'auditeur. Il me rappela encore que le mot qu'utilise l'hébreu pour désigner la Bible, *miqrah*, ne signifie pas « écriture », mais discours vivant. Je suis convaincu que les implications de telles remarques devraient inspirer le dialogue œcuménique entre érudits juifs et chrétiens.

Mais ceci me permet de laisser McLuhan lui-même conclure ce premier inventaire avec ce qu'il disait à Pierre Babin : « *C'est ainsi, paradoxalement, que l'Église s'est trouvée incarnée dès son commencement dans la seule culture qui élaborait des positions solides et fixes. L'Église qui offre à l'homme et exige de lui un changement constant dans son cœur s'est revêtue d'une culture visuelle, laquelle met au-dessus de tout les valeurs de permanence. Cette culture gréco-romaine, qui semble avoir été imposée à l'Église comme la carapace sur une tortue, n'ouvre elle-même aucune possibilité d'une théorie souple et réaliste de la communication et du changement. C'est cette coquille dure qui s'interpose entre l'Église et les autres cultures du monde, elles qui ont des formes accommodantes, flexibles et évolutives* » (12).

#### 4. Le micro et l'Église

Si l'essentiel de ce qui précède se tient à peu près, le passé devient peut-être moins obscur. Mais il n'y a pas que le temps où ne coexistaient que le texte et la parole. Il y a le présent, avec ses virtualités extraordinaires de communications renouvelées, tant visuelles qu'orales. Là encore, McLuhan a publiquement déploré que l'Église ne prête pas suffisamment attention à l'« électronique » du Verbe :

« *Les bureaucrates du XIX<sup>e</sup> siècle qui se sont assemblés au Second Concile du Vatican en 1962 étaient naturellement aussi peu conscients des causes de leurs problèmes et des motifs de*

(12) P.B., p. 37.

leurs réformes que les évêques réunis au Concile de Trente au XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'y a eu personne au Concile de Trente pour discerner les effets de l'imprimerie dans le schisme spirituel et la détresse mentale qui déchiraient la vie religieuse et politique de l'époque. A Vatican II, aucun des participants n'a prêté attention à l'origine des difficultés dans l'établissement des nouvelles orientations et prescriptions » (13).

McLuhan lui-même s'est plus souvent penché sur les questions soulevées par l'*aggiornamento* liturgique que sur les conséquences de l'adoption par l'Église de l'alphabet grec, puis de l'imprimerie dans le passé. Comme il fallait dès lors s'y attendre, ses recherches portèrent directement sur le medium, c'est-à-dire sur l'avènement de « l'Église électronique ». D'après lui, les retombées des mutations technologiques ne sont guère avantageuses. Il a expliqué à Pierre Babin que la messe en latin a été la première victime de la prolifération des micros :

« Le latin n'est pas une victime de Vatican II, mais de l'introduction du microphone dans les églises. Une foule de gens, hiérarchie incluse, vont gémissant sur la disparition du latin dans l'Église catholique sans comprendre qu'elle a été le résultat de cette innovation technique accueillie par eux avec enthousiasme. Le latin est une forme très "cool" d'expression verbale, dans laquelle le chuchotement et le murmure jouent un rôle important. Or, le micro rend insupportable un "marmonnement" indistinct ; il accentue et intensifie les sons du latin jusqu'à leur enlever toute portée » (14).

J'interprète ainsi cette remarque : McLuhan veut dire que, tant que nous sommes restés sous le règne d'une culture imprimée, l'usage du latin se justifiait parfaitement, parce que c'était la langue naturellement associée aux formes et aux rites d'une culture unifiée. En d'autres termes, lorsque toute la politique de l'Église reposait sur le sens textuel du message chrétien, le latin était plus qu'une langue morte : c'était une langue sacrée. Mais quand le centre de gravité s'est déplacé vers la communication en elle-même, avec un transfert intégral de l'information depuis le célébrant jusqu'à l'assemblée, non seulement celui-là a dû adopter désormais la langue vernaculaire compréhensible à celle-ci, mais encore il a dû se retourner et lui faire face. Il s'est littéralement détourné du texte pour s'adresser à l'auditoire.

Mais il y a plus. Avec sa formation littéraire, McLuhan était extrêmement sensible aux valeurs du langage en général et de sa langue maternelle en particulier : « Le langage est infiniment plus qu'un moyen conventionnel de communiquer des idées — je parle ici du langage parlé, de la tradition orale. Ce langage est la forme codée de la perception et de la sagesse collective d'hommes innombrables. Et alors, la poésie, le chant sont des moyens majeurs par lesquels le langage se purifie et se fortifie.

« Ce qui me semble ne pas avoir été compris, c'est que toute innovation technologique change l'environnement humain et par le fait même dérange tous les niveaux de perception : en conséquence, de nouvelles solutions de langage doivent alors intervenir. Le langage est, pour ainsi dire, le grand medium collectif et organique qui assimile et organise le produit chaotique de l'expérience quotidienne. Le langage est l'organe conscient de l'imagination auditive où s'élaborent chaque jour quantité de changements et d'ajustements, comme dans les rêves purificateurs de la nuit.

« Tel fut le rôle de la tradition orale dans les civilisations avant qu'elles ne connaissent l'écriture. Après l'écriture, ce qui reste d'éléments oraux joue encore un rôle semblable. Mais les montagnes d'imprimés tendent à étouffer peu à peu et à réduire au silence cette tradition : ce qui survit au laminage suffit cependant encore à inspirer une culture populaire vivante...

« De mon point de vue, c'est à ce niveau que s'opère la communication de la foi, non pas tant par la transmission de concepts ou de théories, mais par une transformation intérieure des personnes, non par l'expression d'une "forme", mais par la participation à un "fonds" d'effets secondaires qui transforment la vie.

« Pour que la langue "vulgaire", utilisée en liturgie, joue véritablement ce rôle transformant, il faudrait d'abord qu'elle soit réellement populaire. Or cette exigence met en relief l'un des développements les plus traumatisants de la récente réforme liturgique : je veux dire l'intrusion dans les communautés catholiques de processus bureaucratiques. La liturgie eucharistique existe maintenant en "langue vulgaire", certes, mais réglée par des commissions dont le contact avec la langue tient beaucoup trop de la froideur d'un ordinateur ! Privée de la dimension

(13) E.W., p. 6.

(14) P.B., p. 155-156.

orale des locutions et des rythmes familiers, la langue "vulgaire" risque alors de devenir un terrain vague et un désert spirituel » (15).

Je suis désolé d'avoir cité un passage aussi long. Je m'y suis senti obligé, non seulement pour montrer que, contrairement à une opinion répandue, McLuhan était tout à fait capable de suivre une idée jusqu'au bout, mais surtout parce qu'il est tout simplement impossible d'en dire autant et aussi clairement en aussi peu de mots.

D'autres intuitions importantes sont nées du sérieux avec lequel McLuhan réfléchissait aux problèmes que rencontre l'Église aujourd'hui. Mais pour ne pas allonger indûment mon propos, je me limiterai à une dernière remarque avant de conclure par une expression plus personnelle de ce que pensait Marshall de toutes ces questions.

McLuhan s'intéressait de près aux détails des réformes liturgiques spontanées aussi bien que bureaucratiques. Par exemple en ce qui concerne le vêtement. Il a dit à Edward Wakin que « dans l'histoire de l'Église, le vêtement n'avait jamais été aussi important qu'aujourd'hui. Les gens d'Église se mettent à s'habiller comme tout le monde juste au moment où les enfants ne rêvent que de se déguiser. Ils n'ont pas envie de passer inaperçus. Ils veulent des costumes distinctifs » (16).

Cette remarque peut sembler ne porter que sur un détail sans importance. Et il n'est pas évident que la jeunesse d'aujourd'hui en confirme le bien-fondé. Mais il y a là une question décisive, qui est celle du rôle joué. McLuhan explique ainsi ce qui s'est passé dans l'Église à ce point de vue :

« Après Gutenberg, la hiérarchie romaine s'est puissamment structurée avec un organigramme et selon des schémas de spécialisation et de rigidité. Le progrès des communications écrites a rendu possible la croissance d'une énorme bureaucratie romaine, transformant le Souverain Pontife en une espèce de P.D.G. Mais la poursuite du progrès dans les moyens de transport et de communication a ramené le pasteur à établir une relation plus personnelle et plus directe avec ses ouailles... Maintenant que le rythme se précipite, la hiérarchie tend à s'effacer et le monde devient un "théâtre global". Le Pape n'est

(15) P.B., p. 157-158.

(16) E.W., p. 10.

plus le chef d'une bureaucratie. Mais son rôle est plus important que jamais en tant qu'acteur sur la scène du "théâtre global". Le Pape a de l'autorité. Après tout, même s'il ne restait que trois catholiques, il faudrait qu'il y en ait un qui soit le Pape. Sinon, il n'y aurait plus d'Église. Il faut qu'il y ait une autorité qui enseigne ou alors qu'il n'y ait plus d'Église du tout » (17).

Cette nouvelle dimension du rôle à jouer signifiait pour McLuhan que ceux qui ont aujourd'hui pour mission de prêcher et d'enseigner doivent être des mystiques et vivre dans la communauté plutôt que de se retrancher derrière l'autorité des textes sacrés et les murs des institutions.

## 5. Passion

Pour clore ce survol bien imparfait des idées de McLuhan sur le passé et le présent de l'Église, on peut se demander ce qu'il pensait personnellement de tous ces changements. Il en a très rarement parlé en public, mais il s'en est ouvert à Edward Wakin et je crois qu'il convient de lui laisser la parole pour conclure lui-même cette présentation qui ne veut être qu'un humble hommage à sa mémoire :

« Je ne m'attends pas du tout à me trouver à mon aise dans l'Église. Elle n'a jamais promis à quiconque qu'elle était un lieu confortable, au sens psychologique du terme. Celui qui entrerait dans l'Église pour être rassuré se tromperait. L'Église n'a rien de semblable en magasin et n'a jamais rien offert de tel. Non, ce n'est vraiment pas le genre d'institution où l'on se repose. Tout y va à la vitesse de la lumière et, à ce rythme-là, seule la violence est possible. Une violence qui fait tomber toutes les barrières. Tous les territoires sont violés par la vitesse de la lumière. Il ne reste pas de coin pour se cacher. C'est une Église pour l'âme.

« Le Christ a dit : "Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive" (18). L'Église comme gardienne des valeurs de la civilisation ? J'ai bien peur que tout ça soit fini. Nous sommes sur le radeau de sauvetage. Comme dans une opération de survie...

« Je n'ai jamais été pessimiste ni optimiste. Je suis seulement apocalyptique. Notre seul véritable espoir, c'est l'Apocalypse...

(17) F.W., p. 8-9. Rappelons que ce texte date de 1977. Jean-Paul II en a depuis confirmé la validité... (N. d. T.).

(18) *Mathieu* 10, 34 et *Luc* 12, 51.

*L'Apocalypse, ce n'est pas le trou noir ; c'est le salut. Aucun chrétien ne peut être optimiste ni pessimiste. C'est une distinction purement profane. Les institutions séculières où l'on peut se trouver bien ou mal, ça ne m'intéresse pas. Je n'arrive plus du tout à comprendre ce genre de mentalité. Mais je me rends compte qu'il m'a fallu pas mal de temps pour en arriver là. Ça ne s'est pas passé du jour au lendemain » (19).*

**Derrick de KERCKHOVE**

(traduit de l'anglais par Stéphane Tremblais).

(19) E.W., p. 11 et 7.

Derrick de Kerckhove, né en 1944. Docteur en littérature française de l'Université de Toronto (1975) et en sociologie de l'art de l'Université de Tours (1979). Il a travaillé plus de dix ans avec Marshall McLuhan, comme traducteur, assistant et co-auteur. Publications : *Understanding 1984*, UNESCO ; *McLuhan e la metamorfosi dell'uomo*, Milan ; *Western Literacy, the Brain and Culture*, Springer Verlag. Marié, deux enfants. Ce texte est celui d'une conférence faite en 1982, après la mort de Marshall McLuhan (qui était né en 1911).

René HABACHI

## La parole

### I. Fondement métaphysique de la parole

Le joueur de tennis ne s'apprête à renvoyer la balle par dessus le filet que parce qu'il s'éprouve distinct d'elle. Autrement il n'aurait qu'à se lancer lui-même et le résultat en serait assez douteux. Voici la différence qui existe entre le cri et la parole. Dans ce cri, le crieur ne se distingue pas de son cri, il y est tout entier. Dans la parole, c'est différent. Quel est donc le fondement de la parole, et quel est son processus ?

Dans la parole, le parleur, ou le locuteur comme on dit aujourd'hui en linguistique, ne communique un état de conscience que parce qu'il l'éprouve comme sien tout en s'en distinguant. Prenant une distance intérieure à l'égard de son état de conscience — que celui-ci soit une émotion ou une représentation — et associant ce contenu à un son, mot ou phrase qui lui servent de signe, il lance le signe avec l'espoir de transmettre avec lui le signifié, l'état de conscience correspondant qu'il y a attaché. Que le signe soit un vêtement à la mesure du signifié est une autre question : mais le seul fait de la recherche du signe adéquat prouve bien que le locuteur se pose comme indépendant du signe aussi bien que du signifié. Cette indépendance interne met en échec toutes les prétentions structuralistes. L'homme exploite les structures du langage, il n'est pas le produit des structures.

Précisément, s'il ne prenait une distance intérieure à l'égard de son état de conscience, s'il n'en devenait en quelque manière le témoin, il n'y aurait pas parole mais seulement cri. Dans le cri, nous sommes identiques au son ; que le cri signifie joie ou danger, étonnement ou horreur... nous passons entièrement dans notre cri. S'il signifie douleur, c'est que nous sommes comme immergés dans cette douleur à ne pouvoir nous en